

core : S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes ; ils ne croient pas non plus, quand quelqu'un d'entre les morts ressusciterait (Luc, XVI, 19-31).

Après cet exemple touchant, Jésus-Christ dit à ses disciples qu'il n'était pas possible qu'il arrivât du scandale ; mais malheur à celui par qui il arrivait ; et qu'il valait mieux pour lui qu'on lui mit une meule de moulin au cou et qu'on le jetât au fond de la mer. Ensuite il parle du pardon qu'on doit donner à son frère jusqu'à sept fois le jour, s'il se repent autant de fois. Après ces instructions, les apôtres qui étaient avec le Sauveur lui dirent : Seigneur, augmentez-vous la foi. Le Seigneur leur dit : Si vous aviez une foi, comme est le grain de sénéve, vous diriez à ce sycomore : Déracine-toi, et va te planter dans la mer, et il vous obéirait. Il leur donne encore ces enseignements : Qui est celui d'entre vous qui ayant un serviteur occupé à labourer ou à paître ses troupeaux, lui dise aussitôt qu'il est retourné des champs : Venez et mettez-vous à table. Ne lui dira-t-il pas plutôt : Prépare mon souper, ceignez-vous, et servez-moi, jusqu'à ce que j'aie bu et mangé ; et après cela vous mangerez et vous boirez. Aura-t-il de l'obligation à ce serviteur, parce qu'il a fait ce qu'il lui avait commandé ? Je ne le pense pas. De même vous autres, quand vous aurez accompli toutes les choses qui vous sont commandées, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire (Luc, XVII, 1-10).

*Dix lépreux sont guéris.*

Il faut toujours se ressouvenir que le Fils de Dieu était encore dans les confins de la Galilée, vers les plaines de Magdedo, quand il fit toutes les instructions que je viens de marquer. Or ces grandes campagnes, où il y avait plusieurs villes et bourgades, touchaient du côté du levant à la province de Samarie. Lors donc que Jésus-Christ, en allant toujours à Jérusalem, passait sur les confins de ces deux provinces, dans *iret in Jerusalem, transibat per mediam Samariam et Galilaam*, il entra dans une bourgade où il rencontra dix lépreux, qui s'arrêtèrent loin de lui. Il ne faut pas croire que le Fils de Dieu ait passé par le milieu de ces deux provinces ; car il n'entra pas seulement dans celle de Samarie, en ayant été empêché par les Samaritains, comme saint Luc l'a fort bien remarqué. Quand donc il dit qu'il passait *per mediam Samariam et Galilaam*, il faut traduire : entre la Samarie et la Galilée, *inter Samariam et Galilaam*, comme il est dans l'arabe et même dans le syriaque.

Le Sauveur allait donc entre ces deux provinces, ayant à droite la Galilée, dans laquelle il marchait, et à gauche la Samarie, qui était toute voisine. Or ces lépreux voyant qu'il entrât dans le bourg, qui pouvait aussi être une petite ville, commencèrent à élever leurs voix, et à dire : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Les ayant aperçus, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et il arriva que comme ils allaient, ils furent guéris. L'un d'eux, voyant qu'il était nettoyé, retourna sur ses pas, rendant gloire à Dieu à haute voix. Il vint se jeter le visage en terre aux pieds

de Jésus, lui rendant des actions de grâces ; et c'était un Samaritain. Alors Jésus prenant la parole, dit : N'y en a-t-il pas dix qui ont été nettoyés de leur lèpre ? où sont les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu et qui ait rendu gloire à Dieu, que cet étranger. Et il lui dit : Lève-toi et va-t'en, car votre foi vous a sauvés (Luc, XVII, 11-19).

*Demande des pharisiens.*

Saint Luc, après avoir rapporté ce miracle de Jésus-Christ, dit que les pharisiens lui demandaient un jour, quand viendrait le royaume de Dieu ? Il leur répondit : Le royaume de Dieu ne viendra point avec un éclat remarquable. On ne dira point : Il est ici ou il est là. Car maintenant le royaume de Dieu est en vous. Après cela, il dit à ses disciples : Le temps viendra que vous désirerez de voir un seul jour du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point. Et ils vous diront : Il est ici, il est là ; mais n'y allez point, et ne les suivez point. Car, comme un éclair paraît tout à coup depuis un côté du ciel jusqu'à l'autre, ainsi viendra le Fils de l'homme en son jour. Mais il faut auparavant qu'il souffre beaucoup et qu'il soit rejeté par cette nation. Et ce qui est arrivé au temps de Noé arrivera encore au temps du Fils de l'homme. Les hommes mangent et boivent ; ils épousent des femmes, et les femmes des maris, jusqu'un jour que Noé entra dans l'arche : le déluge survint et les fit tous périr. Il en arriva de même au temps de Loth ; ils mangeaient et boivaient ; ils achetaient et vendaient ; ils plantaient et bâtissaient. Mais le jour que Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre, qui les fit tous périr. Il en sera de même un jour que le Fils de l'homme paraîtra. *En ce jour là celui qui sera au haut de sa maison, si ses meubles sont dedans, qu'il ne descende point pour les prendre ; et celui qui sera dans un champ, qu'il ne retourne point derrière lui. Souvenez-vous de la femme de Loth. Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui l'aura perdue lui-même la sauvera. Je vous dis que cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans le même lit, l'une sera prise et l'autre laissée. Et de deux femmes qui moudront ensemble dans le même moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. De deux hommes qui seront dans un champ, l'un sera pris et l'autre laissé. Ils lui dirent : Où sera-ce Seigneur ? Et il leur répondit : En quelque lieu que soit le corps, là s'assembleront les aigles. *Ubi enim fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ* (Luc, XVII, 20-37).*

Il faut tomber d'accord qu'à en juger par les faibles lumières de l'esprit humain, il y a bien de l'obscurité dans ce discours ; mais il faut aussi reconnaître que le Fils de Dieu ne semble avoir affecté cette obscurité que pour arrêter la curiosité et des pharisiens et de ses disciples. Les pharisiens venaient de lui demander : Quand viendra le royaume de Dieu ? C'est comme s'ils disaient : Quand viendra le royaume du Messie, qui doit être envoyé de Dieu ? Car les Juifs croyaient alors, comme ils font encore aujourd'hui, que le règne du Messie serait éclatant et glorieux, comme celui de David et de Salomon. Jésus-Christ

leur répond : Le royaume de Dieu est en vous, ou, comme porte la version syriaque, au milieu de vous. Ce royaume que vous attendez est déjà parmi vous et au milieu de vous ; vous le voyez éclater par des prodiges et par des miracles, et cependant vous ne le reconnaissez pas. Ou bien encore : Ce royaume n'est point un royaume extérieur, temporel, non-peux et éclatant ; c'est un royaume intérieur et spirituel, qui est au dedans du cœur. Voilà comme le Sauveur répond aux pharisiens, qui ne le reconnaissent pas pour le Messie et qui attendaient son premier avènement.

Pour ses disciples, qui savaient fort bien qu'il était le Messie, il leur parle de son second avènement, qui ne se devait faire qu'après qu'il aurait souffert la mort et qu'il serait ressuscité. Il ne leur en marque point le temps, qui ne devait être que quand la plénitude des nations serait entrée dans l'Eglise ; il leur dit seulement, pour nous instruire en leurs personnes, que le jour de ce deuxième avènement viendrait tout à coup et lorsqu'on y penserait le moins ; et qu'il arriverait comme le déluge de Noé et l'embrasement de Sodome. Que quand il arriverait, il ne serait plus temps de penser aux choses de ce monde, mais à celles de l'éternité. Et que ce serait alors qu'on ferait la séparation des justes d'avec les impies ; qu'elle serait si étonnante, que de deux personnes qui seraient ensemble, l'une serait prise pour être récompensée avec les justes, et l'autre laissée au nombre des impies, pour être tourmentée avec eux dans les flammes qui ne s'éteignent jamais.

Et comme ses disciples lui demandaient : Où sera-ce que se fera cette séparation et ce discernement ? Il leur répond encore obscurément : En quelque lieu que soit le corps, c'est-à-dire, le corps du Fils de l'homme, lorsqu'il viendra dans sa gloire, brillant comme un soleil, ce sera là que s'assembleront les aigles, il entend les justes et les élus, qui, ayant mené une vie élevée au-dessus des choses de la terre, s'assembleront au lieu où sera Jésus-Christ, pour aller avec lui au plus haut du ciel, contempler sans fin et sans cesse ce soleil de justice qui sera l'objet de leur plaisir et de leur bonheur. C'est l'explication de ce long discours qui m'a paru la plus naturelle ; je la donne ici sans vouloir préjudicier à toute autre qui pourra être apportée par des personnes qui auront plus de lumières et de pénétration que moi. Mais après tout ce qu'on aura dit là-dessus et sur plusieurs autres endroits semblables, il faudra reconnaître qu'il y aura encore de la difficulté.

*Parabole de la vigne et du mauvais juge.*

Le Fils de Dieu, après le discours de son avènement, proposa à ses disciples cette parabole, qui était bien consolante pour eux, comme elle l'est pour tous ceux qui, vivant dans la justice, souffrent beaucoup de l'oppression et de la malice des hommes. Voici ce que saint Luc rapporte là-dessus : Il dit aussi à ses disciples cette parabole, montrant qu'il faut toujours prier et ne point cesser. Il y avait un juge dans une

certaine ville, qui ne craignait point Dieu, et ne se souciait point des hommes. Or il y avait dans la même ville une veuve qui venait souvent le trouver, et qui lui disait : Faites-moi justice de ma partie. Et il fut longtemps sans le vouloir faire. Mais enfin il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu, et que je ne me soucie point des hommes, néanmoins parce que cette veuve m'importune, je lui rendrai justice, de peur qu'à la fin elle ne me chante injures. Le Seigneur leur dit : Entendez ce que dit ce juge d'iniquité. Et Dieu ne fera pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et il souffrira encore qu'on les opprime ? Je vous assure qu'il leur fera justice dans peu de temps. Mais lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre (Luc, XVIII, 1-8) ?

*Autre parabole du pharisien et du publicain.*

Jésus-Christ dit aussi cette parabole à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils avaient été justes, et qui méprisaient tous les autres : Deux hommes montèrent dans le temple pour faire leur prière ; l'un était pharisien et l'autre publicain. Le pharisien se tenait debout, pria ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain se tenant de loin, n'osait pas lever les yeux au ciel, mais frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retournera chez lui justifié, et non pas l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé (Luc, XVIII, 9-14).

Le saint évangeliste dit que quelques-uns présentaient à Jésus-Christ de petits enfants afin qu'il les touchât. Ce que les disciples voyant, ils les en reprennent. Mais Jésus appelant ces enfants à lui, dit à ses disciples : Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous dis en vérité que quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point (Luc, XVIII, 15-17).

Par ces paroles Jésus-Christ veut que nous sachions que si nous n'imitons la douceur, l'humilité et la simplicité des enfants, nous n'entrerons jamais dans le royaume de Dieu, que Dieu a préparé pour les justes et pour ses élus. Il est aisé de voir par tous les faits évangéliques que j'ai rapportés depuis que Jésus-Christ fut sorti pour la dernière fois de Capharnaüm, où il paya le didrachme, qu'il n'y a que saint Luc qui ait écrit tout ce qu'il fit en prêchant dans la Galilée, voisine de Samarie, et en allant à Jérusalem.

*Ambition de quelques-uns des parents de Jésus-Christ.*

Jésus qui était le Christ et le Fils de Dieu, mais que les Juifs appelaient alors Jésus de Nazareth, avait plusieurs cousins ou parents assez proches, qu'on nommait ses frères, et dont plusieurs étaient de cette ville où l'obstination et l'incrédulité régnaient plus qu'en nulle autre. Après quoi il ne faut pas s'étonner si par



mi le grand nombre de parents qu'il avait si s'en soit trouvé quelques-uns qui, ne croyant point en lui (car plusieurs d'entre eux furent ses disciples), ont fait paraître l'ambition de leur cœur. Comme donc Jésus-Christ était encore sur les confins de la Galilée, vers la province de Samarie, et qu'il se disposait à aller à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, qui était assez proche, saint Jean l'évangéliste, qui va maintenant suppléer à saint Luc et aux deux autres, écrit que ses frères lui dirent, *dixerunt autem ad eum fratres ejus: Quittez ce lieu-ci, et allez-vous-en dans la Judée, afin que vos disciples (c'est qu'il en avait dans cette province et même à Jérusalem) voient aussi les œuvres que vous faites. Car personne ne fait en secret ce qu'il fait, quand il veut être connu dans le public. Si vous faites de si grandes choses, manifestez-vous au monde: « Manifesta teipsum mundo. »* Voilà le langage que lui tenaient ses parents infidèles et ambitieux; car, comme remarque saint Jean, ses frères ne croyaient point en lui, *neque enim fratres ejus credebant in eum.*

Jésus leur dit: *Mon temps n'est pas encore venu, mais votre temps, à vous autres, est toujours prêt. Le Sauveur parlait de la sorte, parce que son temps, aussi bien que ses œuvres, était réglé par la volonté de son Père, qui voulait qu'il fût encore quelques jours dans la Galilée. Il ajoute ensuite, en continuant à leur parler: Le monde ne saurait vous haïr, mais pour moi il me haït, parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises. C'est comme s'il leur disait: Le grand monde qui règne dans Jérusalem ne me peut souffrir, parce que je prêche contre ses excès et ses dérèglements; pour vous autres, il ne vous haït pas, parce que vous imitez ses œuvres. C'est pourquoi il leur dit encore: Allez-vous-en, vous autres, à cette fête, « ad diem festum hunc; » c'était la fête des Tabernacles, selon saint Jean, qui venait de dire qu'elle était proche. Pour moi, je ne vais point à cette fête, « Ego autem non ascendo ad diem festum istum, » parce que mon temps n'est point encore accompli. Leur ayant dit ces choses, il demeura dans la Galilée.*

Et après que ses frères furent partis, il alla aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme en cachette. Les Juifs donc le cherchaient au jour de la fête; et il disait: Où est cet homme? Et on faisait de lui sourdement divers discours parmi le peuple. Quelques uns disaient: C'est un homme de bien. D'autres disaient: Non, mais il séduit le peuple. Néanmoins personne n'osait parler bien de lui ouvertement, par la crainte qu'on avait des Juifs (Jean, VII, 1-15).

On forme ordinairement ici une difficulté, et l'on demande comment Jésus-Christ a pu dire à ses proches: Allez-vous-en, vous autres, à ce jour de fête; pour moi, je ne vas point à ce jour de fête, *ego autem non ascendo ad diem festum istum*; puis qu'il y alla peu de temps après? Mais il est aisé de répondre que le texte grec, qui est l'original, lève tout l'embarras qu'il pourrait y avoir; car il porte

*ipsi enim ambulant, ego nondum ascendo, c'est-à-dire, Pour moi, je ne vas pas encore à ce jour de fête. Ainsi le non ascendo de la Vulgate est la même chose que, non jam ascendo, ou nondum ascendo.*

*Retour des soixante et douze disciples.*

Le Fils de Dieu avait raison de dire à ses proches que pour lui il n'allait pas encore à cette fête, parce que son temps n'était pas accompli. C'est qu'il devait rester encore quelques jours dans la Galilée, *ipse mansit in Galilæa*; en attendant le retour des soixante et douze disciples, qui étaient allés annoncer l'Évangile et le royaume de Dieu. Ils revinrent à lui vers le milieu du mois de septembre, peu de jours avant la fête des Tabernacles. Saint Luc, qui avait parlé de leur mission, écrit qu'ils retournèrent avec joie, disant à Jésus-Christ: Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis, par la vertu de votre nom. Il leur répondit: Je voyais Satan qui tombait du ciel comme un éclair. Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'ennemi; et rien ne vous pourra nuire. Néanmoins ne vous réjouissez point de ce que les esprits vous sont assujettis; réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel (Luc, X, 17-20).

Quand le Sauveur, qui avait sur toutes choses recommandé à ses disciples la vertu d'humilité, vit qu'ils témoignaient de la joie de ce que les démons mêmes leur étaient soumis, il appréhenda que quelque complaisance humaine ou quelque vaine gloire n'entrât dans leur cœur. Mais il arrêta ces mouvements par ces paroles terribles: Je voyais Satan qui tombait du ciel comme un éclair. C'est comme s'il eût dit: Vous croyez être élevés au-dessus des autres par la puissance que je vous ai donnée sur les démons; ne vous en enlevez pas; car Satan lui-même, qui était dans le ciel, en est tombé comme un éclair, par sa présomption et par son orgueil.

Au même temps que Jésus-Christ eût ainsi parlé à ses disciples, l'évangéliste dit qu'il tressaillit de joie dans le Saint-Esprit, *in ipsa hora exultavit in Spiritu Sancto*, et qu'il parla ainsi: Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. Cela est, mon Père, parce que vous l'avez voulu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père; et personne ne connaît qui est le Fils, que le Père; ni qui est le Père, que le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu révéler. Alors se tournant vers ses disciples, il leur dit, le grec ajoute, « en particulier »: Heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez; car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont point vu; et d'entendre ce que vous entendez, et ne l'ont point entendu (Luc, X, 21-24).

Quand le Fils de Dieu dit à ses disciples que plusieurs prophètes et plusieurs rois avaient souhaité de voir et d'entendre ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient, il parle des saints rois et des prophètes

de l'ancienne alliance, qui, étant très éloignés des temps du Messie, ont ardemment désiré de le voir, sans qu'ils aient eu comme eux ce bonheur.

*Parabole du Samaritain.*

En ce temps-là, avant que Jésus eût quitté la Galilée pour aller à Jérusalem, un docteur de la loi lui dit, dans le dessein de le tenter: Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle? Jésus lui répondit: Que portez la loi? Et qu'y lisez vous? Il lui dit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. Jésus lui dit: Vous avez fort bien répondu; faites cela, et vous vivrez. Mais cet homme voulant paraître juste, dit à Jésus: Et qui est mon prochain? Alors Jésus prenant la parole, lui dit: Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent, l'ayant laissé à demi mort. Il arriva qu'un prêtre faisait le même chemin, et que, l'ayant aperçu, il passa outre. Un lévite semblablement étant venu proche de ce lieu, et l'ayant vu, s'en alla. Mais un Samaritain, qui faisait chemin, étant venu près de lui, et l'ayant aperçu, en fut touché de compassion. S'approchant donc de lui, il banda ses plaies, après y avoir mis de l'huile et du vin; puis l'ayant mis sur son cheval, il l'emmena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers (c'étaient deux petites pièces d'argent, qui valaient environ quinze ou seize sous de notre monnaie), il les donna à l'hôte, et lui dit: Ayez soin de cet homme, et ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? Le docteur répondit: Celui qui a exercé envers lui la miséricorde. Alors Jésus lui dit: Allez et faites comme lui (Luc, X, 25-37).

Quoique ce soit là une parabole, néanmoins Eusèbe de Césarée, et, après lui, saint Jérôme, remarquent qu'en descendant de Jérusalem à Jéricho, il y avait un certain lieu dans la tribu de Juda, mais proche celle de Benjamin, que les Juifs appelaient vulgairement Molomim, et puis Maladomim, qui veut dire *ascensus reformum*, ou *rubentium*, la montée des rougis de leur sang. Ils disent qu'un tel nom fut donné à ce lieu à cause des voleurs, qui y répandaient très-souvent le sang des passants; et que c'était le lieu dont Jésus-Christ semblait parler dans la parabole du Samaritain. Les Romains, afin d'empêcher ces meurtres fréquents, se virent obligés à en faire un fort en cet endroit, et à entretenir des soldats pour la sûreté des chemins.

Avant de passer outre dans l'histoire évangélique, il est bon de savoir que cette parabole, qui fut prononcée après le retour des soixante et douze, est le dernier discours que Jésus-Christ fit dans la Galilée, où il ne rentra plus jamais que quand il apparut à ses apôtres, après sa résurrection glorieuse. Ce fut le milieu du mois de septembre qu'il quitta cette

province, où il avait tant de fois prêché l'Évangile, et qui lui avait servi de refuge, pour aller dans la Judée, où tous conspiraient à le faire mourir.

*Jésus va à Jérusalem à la fête des Tabernacles.*

On a pu remarquer par tout ce que j'ai dit ci-dessus, sur le témoignage de saint Luc, et même sur celui de saint Jean, que le Seigneur demeura dans la Galilée jusqu'à la fête des Tabernacles. Ce dernier évangéliste en donne la raison: c'est, dit-il, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir, *ambulabat Jesus in Galilæa, non enim volebat in Judæa ambulare, quia querebant eum Judæi interficere* (Jean, VII, 1). Après quoi saint Jean ajoute (Ibid., 2): Or la fête des Juifs, appelée des Tabernacles, était proche, *erat autem in proximo dies festus Judæorum, Sœnopœgia*. Cette fête des Hébreux est marquée en plusieurs endroits de la loi; et elle y est ordonnée comme une des trois solennelles que ce peuple observait, dans lesquelles tout homme mâle était obligé d'aller à Jérusalem rendre ses vœux au Dieu d'Israël. Elle avait été établie pour deux fins: la première, pour faire ressouvenir les Hébreux et leur postérité dans tous les siècles, que leurs pères, en sortant de l'Égypte, avaient demeuré dans le désert sous des tentes et des pavillons durant l'espace de quarante ans; après lesquels Dieu les introduisit dans une terre où coulait le lait et le miel, et qui était remplie de villes et de maisons, pour y habiter: *ut dicerent posteri vestri, quod in tabernaculis habitare fecerim filios Israel, cum educarem eos de terra Ægypti* (Lévit., XXIII, 43).

Et pour mémoire de cela, Dieu leur recommandait de prendre des branches des arbres les plus beaux et les plus touffus, comme de palmiers, d'oliviers, d'orangers, de myrtes et autres semblables; d'en faire comme des tentes où ils fussent à l'ombre, et de demeurer sept jours entiers là dessous, et *habitabit in unbraculis septem diebus* (Ibid., 42). Ces tentes de branches, qui étaient la figure des véritables tentes, sous lesquelles ils avaient demeuré dans le désert, et que les Latins appellent *tabernacula*, ont donné le nom à cette fête, qu'on appelle pour cela la fête des Tabernacles; en grec elle est nommée Σκηνοπέγεια, Sœnopœgie, à cause des tentes qu'on dressait. Voilà la première fin de son institution.

La deuxième était pour rendre grâces au Seigneur de tous les fruits de la terre qu'on avait recueillis durant cette année-là: *Solemnitatem quoque in exitu anni custodites, quando congregaveris omnes fruges tuas de agro* (Exode, XXIII, 16). Moïse dit qu'on célébrerait cette fête solennelle *in exitu anni*, à la fin de l'année, c'est-à-dire vers l'équinoxe d'automne ou du mois de septembre; car avant la loi de Moïse, l'année commençait à cet équinoxe; mais depuis la sortie de l'Égypte, elle commença chez les Hébreux à l'équinoxe du printemps, ou au mois de mars, principalement en ce que j'ai dit des fêtes ou du culte



de Dieu. Ainsi, selon le règlement de la loi, la fête des Tabernacles se célébrait toujours *mense septimo*, le septième mois, que les Juifs appelaient *tisri*, et c'était le quatorzième de ce mois que se faisait la solennité. Elle durait sept jours, pendant lesquels tout homme demeurait sous les tentes, comme j'ai déjà marqué; et le huitième tous quittaient leurs tentes et se rassemblaient dans Jérusalem et au temple, pour y rendre conjointement leurs actions de grâces au Dieu souverain d'Israël. Ce huitième jour, qui était aussi solennel que le premier, s'appelait *dies cætus atque collectæ* (Lévit., XXIII, 36), un jour d'assemblée et de réunion. Voilà ce qui concerne la fête des Tabernacles, pour laquelle Jésus-Christ se rendit à Jérusalem. Elle tomba cette année-ci vers le 19 septembre, s'il est vrai que le premier jour de *tisri* fut le cinquième de ce mois, comme marquent les *Tables* de Barchéris.

Saint Jean l'évangéliste, qui est le seul qui ait raconté ce que Jésus-Christ fit en cette fête à Jérusalem, dit qu'il y alla non publiquement, mais comme en cachette: *Tunc et ipse ascendit ad diem festum, non manifeste, sed quasi in occulto* (Jean, VII, 10). Sur cette manière de parler, on peut conjecturer qu'il n'entra pas dans la Judée accompagné de ses disciples, parce qu'on cherchait dans cette province à le faire mourir. Il alla donc à Jérusalem en particulier et le plus secrètement qu'il put; et comme il y arriva vers le jour de la fête, il entendit les divers discours qu'on faisait de lui sourdement parmi le peuple. Les uns disaient que c'était un homme de bien, *quia bonus est*: les autres au contraire disaient qu'il séduisait les peuples, *seducit turbas*. Mais l'évangéliste remarque que personne n'osait dire du bien de lui publiquement, *palam*, par la crainte qu'on avait des Juifs, *propter metum Judæorum* (Ibid., 12-13). Voilà comme étaient les choses lorsque le Sauveur arriva à Jérusalem.

Vers le milieu de la fête, *die festo mediantè*, c'est-à-dire le quatrième jour de la solennité, car elle en durait huit, le Fils de Dieu monta au temple, et commença à enseigner, *ascendit Jesus in templum, et docbat*; ainsi c'était vers le 22 septembre qu'il parut publiquement dans Jérusalem. Les Juifs en étaient tout étonnés, et disaient: *Comment cet homme sait-il l'Écriture, lui qui ne l'a point étudiée*. Jésus leur répondit: *Ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut accomplir la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable, et il n'y a point en lui d'injustice*. Jésus-Christ, après avoir établi sa mission par ces paroles, et montré qu'il était envoyé de Dieu, qui était son Père, reprend ensuite les Juifs de ce qu'ils ne cherchent qu'à lui ôter la vie.

*Moïse*, leur dit-il, *ne vous a-t-il pas donné la loi, et personne de vous autres n'accomplit la loi. Pourquoi*

*cherchez-vous à me faire mourir? « Quid me quaeritis interficere? » Le peuple lui répondit: Vous êtes possédé du démon; qui est-ce qui cherche à vous faire mourir? Jésus leur répondit: J'ai fait une œuvre miraculeuse, et vous vous en étonnez. Néanmoins Moïse vous a donné la circoncision (quoiqu'elle ne soit pas de Moïse, mais des patriarches) et vous ne laissez pas de circoncire au jour du sabbat. Si un homme reçoit la circoncision au jour du sabbat, pour ne pas violer la loi de Moïse (il parle ainsi, parce qu'elle se donnait toujours le huitième jour, qui était très-souvent un jour de sabbat), pourquoi vous mettez vous en colère contre moi, de ce que j'ai guéri un homme dans tout son corps au jour du sabbat? Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice. C'est comme s'il disait: J'ai fait du bien à un homme le jour du sabbat, en lui rendant la santé; pourquoi en êtes-vous en colère? rendez-moi justice en jugeant sur les œuvres que vous me voyez faire, et non sur ce que je parais à vos yeux. Au reste, ce que Jésus-Christ dit ici aux Juifs fait voir qu'il avait guéri un jour de sabbat quelque homme perclus de tout son corps, depuis qu'il était à Jérusalem (Jean, VII, 14-24).*

Sur ce discours de Jésus-Christ, quelques gens de Jérusalem commencèrent à dire: *N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour le faire mourir? Et le voilà qui parle devant tout le monde, et ils ne lui disent rien. Ne serait-ce point que le prince du peuple ont véritablement reconnu que c'est lui qui est le Christ? Pourtant nous savons d'où est celui-ci, mais quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jésus donc élevait sa voix en les enseignant dans le temple, et leur disait: Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis; cependant je ne suis pas venu de moi-même; celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez point. Pour moi je le connais, parce que je suis de lui, et il m'a envoyé. L'évangéliste dit ensuite qu'ils avaient envie de l'arrêter, mais que personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore arrivée, « *quia nondum venerat hora ejus*. »*

Or plusieurs d'entre le peuple crurent en lui, et ils disaient: *Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles qu'en fait celui-ci? Les pharisiens entendent ces discours, que les peuples faisaient de lui, et là-dessus les princes des prêtres et eux envoient des archers pour le prendre; mais Jésus leur disait: Je ne serai plus qu'un peu de temps avec vous, et après je m'en vas à celui qui m'a envoyé. Vous me cherchez et vous ne me trouvez point, et là où je serai, vous n'y pouvez venir. Or les Juifs disaient entre eux: Un traître il donc, si nous ne pouvons le trouver? Ira-t-il chez les Juifs dispersés parmi les nations, et là instruire-t-il les gentils? Que signifie ce qu'il vient de dire: Vous me cherchez et vous ne me trouvez point, et là où je serai, vous n'y pouvez venir (Jean, VII, 25-36)?*

Quand Jésus-Christ dit aux Juifs qu'il ne sera plus qu'un peu de temps avec eux, cela s'entend de quelques mois; car il ne fut mis à mort que plus de six

mois après la fête des Tabernacles. Depuis sa résurrection il s'en retourna au ciel vers son Père, qui l'avait envoyé; c'est ce qu'il disait à ces incroyables, mais ils ne comprenant pas ses discours.

*Ce que fit Jésus-Christ le dernier jour de la fête.*

J'ai déjà remarqué que, durant la fête des Tabernacles, on était sept jours sous des tentes faites de branches d'arbres, et que le huitième tous les peuples se rassemblaient à Jérusalem et allaient au temple du Seigneur, pour lui rendre leurs actions de grâces. Ainsi ce jour, qui était comme la clôture de cette grande fête, était aussi solennel, et peut-être plus que le premier. Et c'est pour cela qu'il est appelé ici par saint Jean, *dies magnus festivitatis*, le grand jour de la solennité. Or dans ce dernier jour qui était le plus grand de la fête des Tabernacles, *in novissimo die magno festivitatis*, et qui tombait cette année vers le 26 septembre, Jésus se tenant debout dans le temple, disait à haute voix: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, « Si quis sitit, veniat ad me et bibat. »* Le Fils de Dieu parlait de la sorte, parce que, durant la fête des Tabernacles, les peuples, selon quelques interprètes, avaient coutume d'aller prendre de l'eau à la fontaine de Siloé, hors les murailles de Jérusalem.

Et c'est par allusion à cette eau matérielle qu'il parle de l'eau spirituelle de sa grâce et de sa doctrine quand il dit: *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Si quelqu'un croit en moi, comme dit l'Écriture, il sortira du dedans de lui des fleuves d'eau vive. Or il entendait parler de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui; car le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore entré dans sa gloire. Plusieurs d'entre le peuple qui s'élevaient à parler, disaient: Cet homme est véritablement un prophète. D'autres disaient: C'est le Christ. Mais quelques autres disaient: Le Christ viendra-t-il de Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas que ce sera du sang de David et de la petite ville de Bethléhem, où il demeurait, que viendra le Christ? Ainsi il y avait de la division parmi le peuple à son sujet. Quelques-uns d'entre eux voulaient le prendre, mais personne ne mit la main sur lui (Jean, VII, 37-44).*

On a déjà vu que les princes des prêtres et les pharisiens avaient envoyé, dès le quatrième jour de la fête, des archers pour arrêter Jésus-Christ; mais ceux-ci furent tellement charmés de la beauté et de la sagesse de ses discours, qu'ils ne pensèrent à rien moins qu'à exécuter leur commission. Ils retournèrent le dernier jour de la fête vers les princes des prêtres et les pharisiens, *tenentur ergo ministri ad pontifices et phariseos*, qui leur dirent: *Pourquoi ne l'avez-vous pas amené? Les archers répondirent: Jamais homme n'a parlé comme celui-ci. Les pharisiens leur dirent: Êtes-vous aussi vous autres séduits? Y a-t-il aucun des princes du peuple ou des pharisiens qui ait cru en lui? Car pour cette populace qui ne sait pas la loi, ce sont des gens maudits.*

Alors Nicodème, qui était l'un d'eux, et c'était lui qui était venu la nuit trouver Jésus, leur dit: *Notre loi condamne-t-elle personne, sans l'avoir ou auparavant, et sans savoir quelles sont ses actions? Ils lui répondirent: Est-ce que vous êtes aussi Galiléen? Lisez les Écritures, et apprenez qu'il n'est point venu de prophète de Galilée. Et chacun d'eux s'en retourna en sa maison (Jean, VII, 45-55).*

C'est que l'heure de ces impiés et celle de la puissance des ténérbres n'était pas encore arrivée: et il fallait que Jésus-Christ accomplît jusqu'au dernier moment tout ce qui était réglé par la volonté de son Père.

*Une femme adultère lui est présentée.*

Le dernier jour de la fête des Tabernacles commençant à s'abaisser, le Fils de Dieu sortit de la ville de Jérusalem, et passant le torrent de Cédron, que les anciens ont appelé le torrent des Cédres, il s'en alla sur la montagne des Oliviers, *in montem Olivæ, gr., in montem Oleorum, τὸ ὄρος*, qui était vis-à-vis de Jérusalem, du côté de l'Orient. Il chercha cette retraite, selon toutes les apparences, pour y passer la nuit en prières. Mais dès la pointe du jour suivant, *« diluculo »* il revint au temple; et tout le peuple s'assemblant autour de lui, il s'assit et commença à les instruire. Alors les docteurs de la loi et les pharisiens amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et la mirent au milieu de tous. Puis ils lui dirent: *Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or dans la loi Moïse nous a ordonné de lapider celles qui sont coupables de ce crime.*

La loi couchée au chap. XX, 10, du Lévitique, et au chap. XXII, 22, du Deutéronome, porte simplement qu'on fera mourir les adultères, *moritur et machus et adultera*; mais elle ne dit point qu'on les lapidera. Et les hébreux modernes disent seulement que les adultères doivent être étranglés. Cependant soit que ce fût la loi, soit que ce fût la coutume, interprète de la loi, il est certain par le ch. XVI, 58, 40, du prophète Ézéchiel, qu'il y avait alors plus de six cents ans qu'on lapidait les adultères chez le peuple d'Israël. Il y a donc apparence que la loi qui n'ordonnait que la mort avait été expliquée par Moïse lui-même. Quoi qu'il en soit, ces docteurs et ces pharisiens dirent à Jésus-Christ: *La loi nous commande de lapider les adultères; vous donc qu'en dites-vous? Ils disaient cela en le tentant, afin d'avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur la terre. Et comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit: Que celui de vous autres qui est sans péché lui jette la pierre le premier. Puis, se baissant de nouveau il écrivait encore sur la terre.*

Quelques interprètes, après saint Jérôme (Dialog. 2, contra Pelag.), ont cru assez probablement que le Sauveur écrivait sur la terre les péchés de ceux qui accusaient cette femme. Car l'évangéliste ajoute: *L'ayant entendu ils se retirèrent l'un après l'autre.*



étant repris, comme porte le grec, par leur conscience, et les vieillards s'en allèrent les premiers. Et ainsi Jésus demeura seul avec la femme qui était au milieu de la pièce. Alors Jésus, se relevant, lui dit : Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Personne ne vous a-t-il condamnée ? Elle lui répondit : Personne, Seigneur. Jésus lui dit : Je ne vous condamnerai pas non plus ; allez-vous-en, et ne péchez plus désormais (Jean, VIII, 1-11).

Après que Jésus-Christ eut renvoyé cette femme adultère, l'évangéliste écrit qu'il parla encore aux Juifs, pour leur apprendre qu'il était envoyé par son Père céleste. Voici ce qu'il leur dit : Je suis la lumière du monde, « Ego sum lux mundi ; » celui qui me suit, ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens lui dirent : Vous vous rendez témoignage à vous-même, votre témoignage n'est point véritable. Jésus leur répondit : Où que je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je tiens et où je vas ; mais pour vous autres, vous ne savez ni d'où je tiens ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais moi je ne juge personne ; et quand je jugerai, mon jugement serait véritable, parce que je ne suis pas seul, mais je suis avec mon Père, qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes sera véritable. Or je me rends témoignage à moi-même, et mon Père qui m'a envoyé me rend aussi témoignage. Ils lui disaient donc : Où est votre Père ? Jésus leur répondit : Vous ne me connaissez pas, ni mon Père non plus ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Saint Jean dit que Jésus fit ce discours enseignant dans le temple, au lieu où était le tronc ; et que personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue (Jean, VIII, 12-20).

Ce tronc, où les hommes et les femmes jetaient de l'argent tant pour les usages du temple que pour l'entretien des veuves et des orphelins, n'était pas fait comme ceux de nos églises ; c'était un coffre en forme d'arche, que les Septante, à cause de cela appellent, « θωρηξ, arcam, » et Josephé ἱεροσολωνικόν, thesaurum ligneam, d'autant que ce coffre était de bois. Il y avait un autre endroit, et même plusieurs dans le temple, où l'on gardait les trésors, qui consistaient en or et en argent, en pourpre, en fin lin en écarlate, en aromates, en parfums et choses semblables ; et ce lieu est appelé par Josephé γασφροθήκη, gaspophylacium, comme le tronc, en cet endroit de saint Jean.

Jésus leur dit encore : Je n'en vas, et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché ; où je vas, vous n'y sauriez venir. Les Juifs disaient : N'est-ce point qu'il se tuera lui-même, et que pour cela il dit : Où je vas, vous n'y sauriez venir ? et il leur disait : Pour vous autres, vous êtes d'ici-bas ; mais pour moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés. Car si vous ne croyez pas que c'est moi (c'est-à-dire qui suis le Messie envoyé de mon Père), vous

mourrez dans vos péchés. Là-dessus ils lui disaient : Qui êtes-vous ? Jésus leur répondit : Moi qui vous parle, je suis dès le commencement J'ai beaucoup de choses à dire de vous, et à en juger. Mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde que ce que je'ai appris de lui. Et ils ne comprirent pas, dit l'évangéliste, qu'il disait que Dieu était son Père. Jésus leur dit encore : Lorsque vous aurez été en haut le Fils de l'homme (il entend sur l'arbre de la croix), vous connaîtrez que c'est moi, (c'est-à-dire qui suis le Messie et le Sauveur envoyé de Dieu), et que je ne fais rien de moi-même ; mais que je parle comme mon Père m'a enseigné ; et celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé seul, parce que je suis toujours ce qui lui est agréable (Jean, VIII, 21-29).

Saint Jean, qui rapporte tous ces discours de Jésus-Christ, dit qu' alors plusieurs crurent en lui, « Hac illo loquente, multi crederunt in eum. » Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous servez dans ma doctrine, vous serez véritablement de mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. Ils lui répondirent : Nous sommes du sang d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment dites-vous que nous serons libres ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité je vous dis que quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure éternellement. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres. Je sais que vous êtes enfants d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'est point reçue dans vous. Pour moi, je dis ce que j'ai vu dans mon Père, et vous autres vous faites ce que vous avez vu dans votre père. Ils lui dirent : Notre Père, c'est Abraham. Jésus leur répondit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité, que j'ai apprise de Dieu ; Abraham n'a point fait cela. Vous faites les œuvres de votre père.

Là-dessus ils lui dirent : Nous ne sommes point des enfants tardifs ; nous avons un père qui est Dieu. Jésus leur dit : Si Dieu était votre père, vous n'aimez pas, parce que je procède de Dieu, et que je viens de lui ; car je ne suis point venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez voir ma parole. Vous êtes les enfants du diable ; et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement (c'est-à-dire, en portant Cain à tuer le juste Abel qui était son frère), et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. Quand il dit des mensonges, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et père du mensonge. Mais pour moi, quand je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous me reprendra d'aucun péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu ; pour vous autres, vous ne les entendez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu (Jean, VIII, 50-57).

Toutes ces dernières paroles de Jésus-Christ étaient bien fortes, aussi mirent-elles les Juifs en colère. Ils commencèrent donc à lui parler outrageusement, en disant : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon ? Jésus leur répondit : je ne suis point possédé du démon ; mais j'honore mon père, et vous autres, vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma propre gloire, un autre la recherchera et me rendra justice. En vérité, en vérité je vous le dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. Les Juifs lui dirent là-dessus : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort et les prophètes aussi ; et vous dites : Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort. Etes-vous plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes sont morts pareillement. Qui dites-vous que vous êtes ? Jésus leur répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie ; vous dites qu'il est votre Dieu, et cependant vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais, et si je disais que je ne le connais pas, je serais menteur comme vous. Mais je le connais, et je garde sa parole. Abraham, votre père, aurait été ravi de voir mon jour (c'est-à-dire, le jour de mon avènement en ce monde) ; il l'a vu (il veut dire) en esprit, et il s'en est réjoui. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût au monde. Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se cacha et sortit du temple ; le grec ajoute qu'il se retira en passant au milieu d'eux, c'est-à-dire sans qu'ils l'aperçussent (Jean, VIII, 48-59).

Un aveugle-né reçoit la vue.

Lorsque Jésus passait, un jour de sabbat, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance, et ses disciples lui firent cette demande : Maître, qui est-ce qui a péché, ou cet homme, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus leur répondit : Cet homme n'a point péché, ni ses parents non plus ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu éclatent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour ; la nuit viendra, quand personne ne peut agir. Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Après avoir dit cela, il cracha à terre, fit un peu de boue de sa salive, et oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez, lavez-vous dans la piscine de Siloé (qui veut dire envoyé). Il s'en alla donc, et il s'y lava et s'en revint voyant clair. Or ses voisins et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et qui demandait l'aumône ? Les uns répondaient : C'est lui ; les autres disaient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais pour lui il disait : C'est moi-même. Ils lui dirent donc : Comment vos yeux se sont-ils ouverts ? Il leur répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus, a fait de la boue, en a oint mes yeux et m'a dit : Allez à la piscine de Siloé, et lavez-vous. J'y ai été, je m'y suis lavé,

S. S. XXVII.

et je vois. Ils lui demandèrent : Où est-il ? Il leur répondit : Je n'en sais rien. (Jean, IX, 1-12).

Alors les Juifs amenèrent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or c'était le jour du sabbat que Jésus fit cette boue et qu'il lui ouvrit les yeux ; et c'est ce qui choquait les pharisiens, qui ne voulaient pas qu'on guérît un homme le jour du sabbat. Ils l'interrogèrent donc eux-mêmes comment il avait recouvré la vue ? Celui qui avait été aveugle leur dit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. Quelques-uns des pharisiens disaient : Cet homme n'est point de Dieu, parce qu'il ne garde point le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un homme pécheur pourrait-il faire ces miracles ? Et ils étaient divisés là-dessus. Ils dirent de nouveau à l'aveugle : Et vous, que dites-vous de cet homme qui vous a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. Or les Juifs ne crurent point que ce fût cet homme qui avait été aveugle, et qui voyait, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir le père et la mère de celui qui avait reçu la vue.

Ils les interrogèrent donc et leur dirent : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Ses parents répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons pas comment il voit maintenant, ni qui lui a ouvert les yeux. Il a de l'âge, interrogez-le, et il s'en est réjoui. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût au monde. Ils prirent donc des pierres pour les lui jeter, mais Jésus se cacha et sortit du temple ; le grec ajoute qu'il se retira en passant au milieu d'eux, c'est-à-dire sans qu'ils l'aperçussent (Jean, VIII, 48-59).

C'est pour cela que ses parents se contentèrent de dire : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même (Jean, IX, 15-23). On voit par ce procédé violent et injuste combien les princes des prêtres, les anciens du peuple, les docteurs de la loi et les pharisiens, car tous ces gens conspiraient ensemble, se rendaient coupables devant Dieu ; puisque l'on peut dire que sans cette précaution malicieuse, qui ne pouvait être inspirée que par l'esprit de ténèbres, toute la Judée et tout Jérusalem auraient reconnu Jésus pour le véritable Messie envoyé de Dieu. Mais la crainte d'être chassé de la synagogue, c'est-à-dire d'être regardé comme un excommunié et comme indigne de la société des autres, empêchait les peuples de le reconnaître pour le Christ ; et ceux qui le faisaient, ne le faisaient qu'en secret, comme Nicodème, Gamaliel et quelques autres, qui étaient des principaux d'entre les pharisiens et les docteurs de la loi.

Mais voyons la suite de cette histoire, où la malignité et la passion des pharisiens par-tit à découvert. L'évangéliste dit qu'ils appellèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rendz gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Je ne sais pas si c'est un pécheur ; mais je sais une chose, qui est qu'ayant été aveugle, je vois maintenant. Ils lui dirent : Que vous

(Quarante.)



« t-il fait, et comment vous a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu, pourquoi voulez-vous que je le répète ? Est-ce que vous voulez aussi être de ses disciples ? Mais eux, le maudissant, lui dirent : Soyez son disciple, si vous le voulez ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme leur répondit : C'est une chose admirable que cet homme n'ait ouvert les yeux, et que vous ne sachiez d'où il est. Or nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore, et qu'il fasse sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux à un aveugle ; si cet homme n'était point de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. Ils lui répondirent : Vous n'êtes que péché dès votre naissance, et vous vous osez de nous enseigner. Alors ils le chassèrent dehors, et éjécerant eum extra ; c'est-à-dire que ces hommes violents le chassèrent hors du temple, où ils l'avaient fait venir ; ou bien même l'exclurent de la synagogue (Jean, IX, 24-34).

Jésus-Christ apprit par le bruit public que les pharisiens avaient ainsi chassé cet homme, à qui il avait rendu la vue ; et l'ayant rencontré, il lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ? Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit : Vous l'avez vu, et c'est celui qui vous parle. Alors il dit : Je crois, Seigneur ; et se prosternant, il l'adora, et exprociens adoravit eum. Ce fut alors que le Fils de Dieu ajouta : Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient point reçoivent la lumière, et que ceux qui voient deviennent aveugles. Quelques-uns des pharisiens qui étaient avec lui entendirent ces paroles, et lui dirent : Sommes-nous aussi nous autres des aveugles ? Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché ; c'est comme s'il disait : Si vous étiez aveugles, vous seriez plus humbles, et vous n'auriez point de péché, parce que vous auriez recours au médecin spirituel, qui vous guérirait de votre aveuglement ; mais maintenant vous dites : Nous voyons clair, et c'est pour cela que votre péché demeure (Jean, IX, 35-41.)

#### Il instruit par des paraboles.

Le Fils de Dieu fait voir aux Juifs, par quelques paraboles assez courtes, qu'il est la véritable porte par laquelle on entre dans la bergerie, qui est l'Eglise ; et ensuite il montre qu'il est le bon pasteur, qui donne sa vie pour ses brebis. Celui, dit-il, qui n'entre pas dans la bergerie des brebis par la porte, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur et un larron. Mais celui qui entre par la porte, est le pasteur des brebis. C'est à lui que le portier ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis par leur nom, et il les fait sortir, et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, et ses brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent point un étranger, mais elles s'ensuivent de lui, parce qu'elles ne connaissent point la voix des étrangers.

Jésus leur dit cette parabole, mais ils n'entendirent point de quoi il leur parlait. Jésus leur dit donc encore : En vérité, en vérité je vous le dis : je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus, le grec dit, avant moi, c'est-à-dire ceux qui se sont dits Messie avant moi, sont des voleurs et des larrons ; et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égarer et pour perdre. Mais pour moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient avec abondance, c'est-à-dire afin qu'elles aient dans la vie spirituelle une abondance de grâces, et dans la vie éternelle une surabondance de joie et de plaisirs (Jean, X, 1-10).

Il propose ensuite la parabole du bon pasteur, ou plutôt il déclare que c'est lui qui est le bon pasteur, et qu'il y a bien de la différence entre lui et les pasteurs mercenaires. Je suis, dit-il, le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire et celui qui n'est point vrai pasteur, auquel les brebis n'appartiennent pas, voyant le loup venir, abandonne les brebis et s'enfuit ; et le loup les ravit et disperse le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et qu'il ne se soucie point des brebis. Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il parle des gentils, qui n'étaient ni de la synagogue, ni de la nation des Juifs : Il faut aussi que je les amène, c'est-à-dire par mes apôtres et mes prédicateurs. Elles écouteront ma voix ; et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Des Juifs et des gentils il ne se fera qu'un même troupeau, qui aura la même bergerie, qui sera l'Eglise, dont le pasteur souverain sera Jésus-Christ.

Il ajoute incontinent après : C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour la reprendre une seconde fois ; il entend, en ressuscitant d'entre les morts. Personne ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la donne ; j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai aussi le pouvoir de la reprendre une seconde fois. J'ai reçu ce commandement de mon Père. L'évangéliste écrit que ce discours excita une nouvelle division parmi les Juifs. Plusieurs d'entre eux disaient : Il est possédé du démon ; il a perdu l'esprit : pourquoi l'écoutez-vous ? Les autres disaient : Ce ne sont pas là des paroles d'un homme possédé du démon. Le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? (Jean, X, 11-21.)

#### Jésus se retira au-delà du Jourdain.

Il faut remarquer ici, comme une chose importante à la suite de cette histoire, qu'après ces derniers discours que Jésus-Christ fit à Jérusalem, il quitta la ville sainte et se retira même de la Judée, parce qu'il n'y était pas en assurance de sa vie. D'ailleurs, comme Hérode Antipas cherchait aussi à le perdre, et qu'il tenait sa cour à Séphoris dans la

Galilée, le Fils de Dieu chercha un refuge dans la Pérée, au delà du Jourdain. Et il le fit d'autant plus volontiers, qu'il ne parait pas, par la narration des évangélistes, qu'il eût encore annoncé l'Évangile dans ces quartiers-là. C'est ce qu'a voulu dire saint Matthieu, quand il écrit que Jésus, ayant quitté la Galilée, vint aux confins de la Judée, au delà du Jourdain, migravit à Galilee, et venit in fines Judææ trans Jordanem, népas vos lopeðou. Et, afin qu'on n'en doute pas, saint Marc confirme la même chose, en disant : Et inde exurgens venit in fines Judææ ultra Jordanem. Tout cela est soutenu par la version syriaque et par l'arabe, qui portent, in ulteriorem ripam Jordanis.

Le Sauveur, qui voyait que tous conspiraient à le perdre, non-seulement à Jérusalem, mais même dans la Judée, se retira comme Galiléen au delà du Jourdain, où il était plus en sûreté. Il y demeura vers Bêthabara, où saint Jean avait baptisé, et comme ce n'était pas loin de Jéricho, les évangélistes ont eu raison de dire que Jésus-Christ, ayant quitté la Galilée, où il ne retourna jamais, était allé au delà du Jourdain, vers les confins de la Judée. Il y alla après la fête des Tabernacles, sur la fin de septembre ; il y demeura deux mois entiers, jusqu'à la solennité de la Dédicace, qui tombait à la fin de novembre ; et après la Dédicace, comme les Juifs voulaient l'arrêter, saint Jean (X, 40) dit qu'il se retira une seconde fois au delà du Jourdain, et abijt iterum trans Jordanem. Il y avait donc été auparavant, c'est une chose constante ; car il ne demeura point dans la province de Judée, comme quelques uns l'ont cru trop facilement.

Quand le Fils de Dieu se fut retiré dans la Pérée, au delà du Jourdain, saint Matthieu, qui recommence à parler de lui, dit qu'il fut suivi par de grandes troupes de peuples et qu'il guérit en ce lieu ceux qui avaient besoin de son secours, secutus sunt eum turba multa, et curavit eos ibi. Et saint Marc ajoute qu'il les enseignait là, comme il avait coutume, et sicut consueverat, iterum docebat illos. Les pharisiens, qui ne cherchaient que l'occasion de lui nuire, vinrent aussi à lui, mais dans le dessein de le tenter, tentantes eum. Ils lui dirent donc : Est-il permis à un homme de quitter sa femme pour quelque cause que ce soit ? Il leur répondit : N'avez-vous point lu (Gen., II, 24) que celui qui a créé l'homme dès le commencement, a fait l'homme et la femme, et dit alors : A cause de cela (c'est à dire à cause que la femme a été tirée de l'homme, et que par le mariage l'un et l'autre ne font qu'une chair), l'homme abandonnera son père et sa mère et demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une chair. Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sèpare point ce que Dieu a conjoint.

Ils lui dirent : Pourquoi donc Moïse a-t-il ordonné de donner à sa femme un écrit de répudiation, et ainsi de la quitter. Jésus leur répondit : Moïse ne vous a permis de quitter vos femmes qu'à cause de la dureté de votre cœur ; mais il n'en a pas été ainsi dès le commen-

cement. Et je vous déclare que quiconque quitte sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, et en épouse une autre, commet un adultère ; et que celui qui épouse celle qu'un autre a quittée commet aussi un adultère. J'ai déjà dans un autre endroit, expliqué les difficultés qu'il peut y avoir là de ne pas, et ainsi je ne m'y arrête pas davantage, pour ne pas redire les mêmes choses sans nécessité (Math., XIX, 1-9; Marc, X, 1-9).

Après que Jésus-Christ eut fait voir aux pharisiens l'indissolubilité du mariage, en remontant jusqu'à sa première origine, ses disciples lui dirent : Si la condition d'un homme est telle à l'égard de sa femme, il n'est pas avantageux de se marier. Il leur répondit : Tous n'entendent pas ce langage, mais seulement ceux qui en ont reçu la grâce. Car il y en a qui sont emuqués dès le ventre de leur mère, et qui sont nés tels ; il y en a d'autres que les hommes ont rendus emuqués ; et il y en a aussi qui eux-mêmes se sont rendus emuqués pour le royaume du ciel : qui peut comprendre ceci le comprenne.

Ce que les disciples du Seigneur ne comprenaient guère, avant qu'ils eussent reçu la plénitude du Saint-Esprit, qui leur apporta toutes choses, est aujourd'hui par une béédiction que Dieu a répandue sur son Eglise, non-seulement compris, mais même pratiqué par une infinité de chrétiens. Ils se rendent emuqués, pour ne servir des termes de l'Évangile, non selon la chair, mais selon l'esprit et le cœur, s'abstenant saintement et courageusement de tous ses plaisirs, pour gagner le royaume du ciel. Car, pour le gagner, ils veulent, selon le langage de l'Apôtre, être saints de corps et d'esprit.

Ensuite de cette réponse, on présente au Fils de Dieu de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et priât pour eux. Et les disciples les en représentaient, c'est-à-dire reprenaient ceux qui les présentaient ainsi au Seigneur. Mais Jésus leur dit : Laissez ces enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent (Math., XIX, 10-15; Marc, X, 13-16).

Les richesses empêchent un jeune homme de suivre Jésus-Christ.

Un jour que le Fils de Dieu sortait, pour se mettre en chemin, un jeune homme de qualité, qui possédait de grands biens, accourut à lui, et se mettant à genoux, lui dit : Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquiescer à la vie éternelle. Jésus lui répondit : Pourquoi m'interrogez-vous sur le bien que vous devez faire, et quid me interrogos de bono ? Il y a deux autres évangélistes qui, au lieu de ces paroles, lisent : Quid me dicis bonum, pourquoi m'appellez-vous bon ? Il n'y a que Dieu seul qui soit bon : Nemo bonus nisi solus Deus. Saint Ambroise (In Lucam) explique admirablement bien ces paroles : Pourquoi m'appellez-vous bon, vous qui ne croyez pas que je sois Dieu ; car il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Jésus-Christ, dit ce Père, ne nie donc pas qu'il soit bon, il marque même et insinue qu'il est Dieu : Non ergo bonum se negat, sed Deum signat.



Le Sauveur ajoute en parlant à ce jeune homme : Si vous voulez entrer en la vie, gardez les commandements. Quels commandements, lui dit-il? Jésus lui répondit : Vous ne ferez point d'homicide. Vous ne commetrez point d'adultère. Vous ne déroberez point. Vous ne direz point de faux témoignage. Honorez votre père et votre mère. Et vous aimerez votre prochain comme vous-même. Ce jeune homme lui dit : J'ai gardé tous ces commandements dès ma jeunesse, que me reste-t-il encore à faire? Jésus lui répondit : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez, et me suivez. Ce jeune homme ayant entendu ces paroles, s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens : *erat enim habens multas possessiones.* Il fallait que ce fût un jeune homme de grande naissance et puissamment riche, puisqu'il est appelé prince, *principes*, dans saint Luc.

Après que ce jeune seigneur se fût retiré tout chagrin et tout triste, parce que, quoiqu'il eût du penchant pour le bien et pour la vertu, néanmoins il avait de l'attachement à ses richesses, Jésus dit à ses disciples les paroles suivantes, auxquelles les gens qui ont de grands biens devraient souvent penser : Je vous dis en vérité qu'il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel. Et comme, selon saint Marc, les disciples étaient tout étonnés d'entendre ces paroles, *obstupescébant in verbis ejus.* Jésus leur dit encore : Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui se fient en leurs richesses entrent dans le royaume du ciel ! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume de Dieu. Théophylacte et quelques autres Grecs ont cru que le mot *καμήλοσ*, qui est fort bien traduit dans la Vulgate par *camelus*, signifiait ici rudement, un câble de navire. Mais ils se sont trompés, car c'est *καμήλοσ*, par un *iota* qui veut dire un chameau. La version syriaque le porte ainsi; et ce que dit ici Jésus-Christ était un proverbe assez commun chez les Syriens, les Juifs et les Arabes.

Là-dessus les disciples furent encore beaucoup plus étonnés; et ils se disaient l'un à l'autre : Et qui pourra donc être sauvé? Jésus les regardant leur dit : Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu. Alors Pierre, prenant la parole, lui dit : Voilà que nous avons tout quitté et que nous vous avons suivis; quelle sera donc notre récompense? Jésus leur répondit : Je vous dis en vérité que, pour vous autres qui m'avez suivi, lorsqu'au temps de la régénération (c'est à-dire de la résurrection, qui donnera aux justes une vie toute nouvelle) le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire, vous serez aussi assis sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël; il entend par là toute les nations de la terre, qui par la foi du Messie sont devenues les véritables enfants d'Israël. Et quiconque abandonnera pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa

mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

Le centuple dont parle le Sauveur ne consiste pas dans les biens temporels, semblables à ceux qu'on a abandonnés; on le trouve dans cette joie, ce plaisir, cette consolation toute sainte et toute délicieuse, qu'une foi vive et accompagnée d'amour fait sentir aux justes qui ont tout quitté pour suivre leur Dieu. On le trouve dans la ferme espérance qu'ils ont qu'après cette vie, qui passe comme une ombre, ils posséderont l'immortalité, qui les mettra dans le comble de tous les biens et de tous les plaisirs (Math., XIX, 16-50; Marc, X, 17-50; Luc, XVIII, 18-50).

En suite de ce discours, le Fils de Dieu propose à ses disciples cette parabole : Le royaume du ciel est semblable à un père de famille, qui dès le grand matin alla louer des ouvriers, pour travailler à sa vigne. Et étant convenu avec eux de leur donner un denier par jour (c'était une petite pièce d'argent qui valait environ sept ou huit sous), il les envoya à sa vigne. Or étant sorti sur la troisième heure du jour, c'est-à-dire vers neuf heures, il vit d'autres ouvriers dans la place, qui ne faisaient rien, et il leur dit : Allez vous-en aussi vous autres à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera juste; et ils s'y en allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure du jour, et fit la même chose. Enfin il sortit sur la onzième heure, c'est-à-dire vers les cinq heures du soir, et il en trouva d'autres qui ne faisaient rien, et il leur dit : Pourquoi demenez-vous ici tout le jour, sans rien faire? Ils répondirent : Parce que personne ne nous a loués. Il leur dit : Allez vous-en aussi à ma vigne.

Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait soin de ses affaires : Faites venir les ouvriers, et payez leur journée, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux qui n'étaient venus que vers la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Les autres, qui avaient été loués les premiers, crurent la-dessus qu'on leur donnerait davantage; mais ils ne reçurent que chacun un denier. En le recevant ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, et vous leur avez donné autant qu'à nous, qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. Ne sommes-nous pas convenus d'un denier par jour. Prenez donc ce qui vous appartient, et vous en allez; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux? Et me regardez-vous de mauvais œil, parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car plusieurs sont appelés, mais il y en a peu d'élus (Math., XX, 1-16).

Voilà ce que les évangélistes ont laissé par écrit, touchant les actions que fit Jésus-Christ dans la Pérée, au delà du Jourdain. Il y enseigna sa sainte doctrine, et y fit plusieurs miracles en guérissant toute sorte de langueurs et de maladies; mais tout

cela est marqué en ces deux petits mots, et curavit eos ibi (Math., XIX, 2). Il y resta deux mois presque entiers, depuis la fin de septembre jusque vers la fin de novembre, ou à la solennité de la Dédicace.

Jésus se met en chemin pour aller à Jérusalem.

Le Fils de Dieu voyant que la fête de la Dédicace n'était pas beaucoup éloignée, prit la résolution de retourner à Jérusalem, où il avait été lorsqu'on célébra celle des Tabernacles. Et comme il était déjà en chemin, il prit à part ses douze disciples, qui étaient les apôtres, et leur dit qu'on devait le faire mourir dans cette ville, qui avait déjà répandu le sang de tant de justes et de tant de prophètes. Il leur parla en cette sorte : Voilà que nous montons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme aura son accomplissement, et consummabitur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Saint Marc dit, en parlant de ce voyage, que Jésus marchait devant ses disciples; qu'ils étaient effrayés, et qu'ils le suivaient saisis de crainte. Mais le Sauveur prenant à part une seconde fois ses douze apôtres, commença à leur dire ouvertement, tout ce qui devait lui arriver. Nous allons, leur dit-il, à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux docteurs de la loi, et aux anciens du peuple; ils le condamneront à la mort; et ils le livreront aux gentils. Ils le traiteront outrageusement; ils lui cracheront au visage; ils le fouetteront et le feront mourir; et il ressuscitera le troisième jour. Saint Luc ajoute en parlant des douze : Ils ne comprirent rien à tout ceci, et *ipsi nihil horum intellexerant*, c. en langage leur était caché, et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait (Marc, X, 52-54; Luc, XVIII, 51-54).

Les enfants de Zébédée demandent les premières places.

Comme Jésus-Christ continuait son chemin, et qu'il était, ce semble, vers Jéricho, la mère des enfants de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux fils (c'étaient les deux apôtres saint Jacques le Major, et saint Jean l'évangéliste) et l'adora en lui demandant quelque chose. Jésus lui dit : Que voulez-vous? Elle répondit : Ordonnez que mes deux fils, que voici, soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche dans votre royaume. Alors Jésus leur dit : Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Ils lui répondirent : Nous le pouvons. Il leur dit : Vous boirez, à la vérité, mon calice, c'est-à-dire, vous souffrirez comme moi la mort ou les tourments; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite, ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner, et est pour ceux à qui mon Père l'a préparé.

Les dix autres apôtres ayant entendu cette demande, en conçurent de l'indignation contre les deux frères, indignati sunt de duobus fratribus. C'est qu'étant encore grossiers et charnels, puisqu'il n'y avait que le Saint-Esprit qui purifia entièrement leurs cœurs, ils avaient tous de l'ambition. Car, s'imaginant, selon la commune opinion des Juifs, que Jésus

régnerait bientôt avec éclat dans Jérusalem, ils prétendaient tous aux premières places de ce royaume terrestre. Ce fut là-dessus que Jésus les appelant à soi, leur fit cette instruction : Vous savez que les princes des nations les dominent, et que les grands exercent sur elles leur empire. Il n'en sera pas ainsi parmi vous; mais que celui qui voudra être le plus grand parmi vous devienne le ministre des autres; et que celui qui voudra être le premier parmi vous devienne votre serviteur : comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs (Math., XX, 47-28; Marc, X, 55-45).

Un aveugle est guéri près de Jéricho.

Toute la route que tenait Jésus-Christ, en montant à Jérusalem, fait manifestement voir qu'il venait d'au delà du Jourdain, et d'environ les quartiers de Béthabara, où saint Jean avait autrefois baptisé. Lors donc qu'ayant passé la rivière, il approchait de la ville de Jéricho, *et cum appropinquaret Jericho*; un aveugle était assis le long du chemin, demandant l'aumône. Et comme il entendait le peuple qui passait en foule, il demanda ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth, qui passait. Il commença à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui marchaient devant le reprenaient, voulant qu'il se tût; mais il criait encore plus haut : Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jésus s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât. Et, s'étant approché, Jésus lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse? Il lui répondit : Seigneur, que je voie. Jésus lui dit : Regardez, votre foi vous a sauvé. Il vit à l'instant, et il le suivait, rendant gloire à Dieu. Tout le peuple ayant vu cela, rendit aussi à Dieu des louanges (Luc, XVIII, 55-45).

Jésus entre chez Zachée, qui était publicain.

Après que le Fils de Dieu eut rendu la vue à cet aveugle, il entra dans Jéricho, qui n'était éloignée que de peu de lieues du Jourdain, et qui était située dans le plus beau et le plus riche pays du monde; car rien n'y manquait, ni pour l'agrément, ni pour les délices. Comme il passait par la ville, il y avait un homme appelé Zachée, qui était le premier des publicains, et qui avait de grands biens. Cet homme cherchait à voir Jésus-Christ, pour le connaître, mais il ne pouvait à cause de la foule, parce qu'il était fort petit. Courant donc devant, il monta sur un sycomore, pour le voir, car il devait passer par là. Jésus, étant venu au lieu où il était et levant les yeux, l'aperçut et lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Il descendit aussitôt, et le regarda avec joie. Tous ceux qui le virent murmuraient, en disant qu'il était allé loger chez un homme pécheur. Or Zachée, se tenant devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, je donne la moitié de mon bien aux pauvres; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, je lui en rends quatre fois autant. Alors Jésus lui dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que cet homme est



aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu (Luc, XIX, 1-10).

Comme tous écoutaient les discours de Jésus-Christ, il proposa cette parabole, et il le fit avec d'autant plus de raison, que, n'étant pas alors fort éloigné de Jérusalem, ses disciples s'imaginaient que le règne de Dieu allait bientôt paraître, quia existimarent, quod confestim regnum Dei manifestaretur. Et c'était sur cette fausse persuasion que les enfants de Zébédée, avant d'entrer à Jéricho, avaient demandé les deux premières places. Le Seigneur leur dit donc cette parabole : Il y avait un homme de grande qualité, qui s'en allait dans un pays fort éloigné, pour y prendre possession d'un royaume, et qui devait revenir. Ayant donc appelé dix de ses serviteurs, il leur donna dix mines d'argent (c'est-à-dire à chacun une mine; or la mine judaïque valait environ quatre-vingt-douze livres de notre monnaie) et il leur dit : Faites profiter cet argent, en attendant que je revienne. Or ces citoyens, qui le haïssaient, envoyèrent après lui une ambassade, disant : Nous ne voulons point que cet homme soit notre roi. Il arriva qu'étant de retour, après avoir pris possession du royaume, il commanda qu'on fit venir les serviteurs : auxquels il avait donné son argent, pour savoir le profit que chacun avait fait. Le premier vint et lui dit : Seigneur, votre mine d'argent, « *mea tua*, » en a gagné dix autres. Il lui répondit : Courage, bon serviteur : parce que vous avez été fidèle en peu de chose, je vous donne le commandement de dix villes. Un second vint, qui lui dit : Seigneur, votre mine d'argent en a gagné cinq autres. — Et vous, ayez le commandement de cinq villes. Un troisième vint qui lui dit : Seigneur, voilà votre mine d'argent, que j'ai bien gardée dans mon mouchoir, car je vous ai appréhendé; parce que vous êtes un homme sévère, qui redemandez ce que vous n'avez point donné, et qui recueillez ce que vous n'avez point semé. Ce Seigneur lui dit : Méchant serviteur, je vous condamne par votre propre bouche : vous saviez que je suis un homme sévère, qui redemande ce que je n'ai point donné, et qui recueille ce que je n'ai point semé; pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts. Alors il dit à ceux qui étaient là : Otez lui la mine d'argent, et donnez-la à celui qui en a dix. Ils lui dirent : Seigneur, il a déjà dix mines. — Je vous déclare qu'on donnera à celui qui a déjà, et il abondera en biens; et pour celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il a. Quant à mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je fusse leur roi, amenez-les ici, et tuez-les devant moi (Luc, XIX, 11-27).

Par ces serviteurs qui ont fait profiter l'argent de leur maître, on peut entendre les gentils, qui ont tiré leur profit des dons de la foi et de la grâce, que Jésus-Christ leur a départis. Et par ces ennemis qui n'ont point voulu le reconnaître pour leur roi, on doit entendre les Juifs, et principalement les citoyens de Jérusalem. Ce sont eux qui l'ont toujours haï. Mais il les a fait tous massacrer devant ses yeux par les

Romains, qui ont été les ministres de sa vengeance et de sa fureur.

Un autre aveugle est guéri en sortant de Jéricho.

Lorsque Jésus-Christ sortait de la ville de Jéricho, pour aller à Jérusalem, il était suivi de ses disciples et d'une grande troupe de peuple. Alors il y eut un aveugle nommé Bartimée, fils de Timée, « *filius Timæi Bartimæus cæcus*, » qui était assis près du chemin, demandant l'aumône. Lequel ayant appris que c'était Jésus de Nazareth, commença à crier : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. Plusieurs le menaçaient et lui disaient qu'il eût à se taire; mais il criait encore plus haut : Fils de David, ayez pitié de moi. Là dessus Jésus s'étant arrêté, commanda qu'on le fit venir. On appela donc l'aveugle en lui disant : Ayez confiance, levez vous, il vous appelle. Aussitôt il jeta son manteau, et se levant il vint à Jésus. Alors Jésus lui dit : Que voulez-vous que je vous fasse? L'aveugle lui répondit : Maître, faites que je puisse voir. Jésus lui dit : Allez, votre foi vous a sauvé. Et il vit à l'instant, et il suivait Jésus dans le chemin (Marc, X, 46-52; Math., XX, 29-34).

Il ne faut pas s'étonner si S. Matthieu, en rapportant ce miracle de Jésus-Christ, parle de deux aveugles, et *ecce duo cæci sedentes secus viam*; au lieu que S. Marc ne parle que d'un, qui lui était connu et qu'il nomme Bartimée. C'est que ce premier évangéliste a mis ensemble la guérison des deux aveugles, qui recouvèrent la vue, l'un avant que Jésus-Christ entrât à Jéricho, et l'autre lorsqu'il sortait de cette ville, pour monter à Jérusalem. Saint Luc a parlé du premier, comme on l'a vu ci-dessus; et saint Marc au contraire n'a fait mention que du dernier, qui était plus connu.

Jésus se trouve à Jérusalem à la fête de la Dédicace.

Après que le Sauveur, qui était vrai fils de David, eut passé le pays de Jéricho, il se rendit à Jérusalem vers la fin de novembre. C'est un fait dont il n'est pas permis de douter, puisque saint Jean l'évangéliste dit qu'il y alla à la fête de la Dédicace. Voici les paroles de cet écrivain sacré (Cr. X, 22, 23) : *Facta sunt Encæniam in Jerosolymis, et hiems erat, et ambulabat Jesus in templo, in porticu Salomonis. C'est-à-dire on faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace, et c'était en hiver, et Jésus se promenait dans le temple, dans le portique de Salomon. Il était donc dans la ville sainte vers le temps de l'hiver, lorsqu'on y faisait la solennité de la Dédicace, ou consécration du temple de Dieu. Il y avait alors 1085 ans que le roi Salomon avait commencé à élever dans Jérusalem un sanctuaire au Dieu souverain d'Israël. Ce lieu consacré au Seigneur par ce prince si sage, fut solennellement dédié près de huit ans depuis sa fondation; de sorte que, quand Jésus-Christ se trouva le jour de cette fête à Jérusalem, il y avait 1077 ans qu'on avait fait avec de grandes magnificences la première dédicace du temple du Seigneur. Et c'est elle qui est marquée au chapitre XIII du troisième livre des Rois.*

Le temple de Zorobabel ayant succédé à celui de Salomon, qui avait été renversé par la fureur des Chaldéens sous Nabuchodonosor, fut dédié, au temps

d'Esdras, par Jésus, fils de Josédéc, qui tenait alors la souveraine sacrificature. Il y avait alors 640 ans qu'on avait fait cette solennité. Trois cent quarante-quatre ans après cette seconde dédicace, le roi de Syrie, Antiochus Epiphane, ayant par une horrible impiété profané ce même temple de Zorobabel, en faisant mettre, sur l'autel sacré, l'idole de Jupiter Olympien, cela excita le zèle de Judas Machabée. Ce prince des Juifs, animé de l'esprit de son Dieu, qui est le Dieu véritable, ayant vaincu dans une bataille les Grecs de Syrie, conduits par Lysias, monta au temple de Jérusalem, et renversa de dessus l'autel l'idole de Jupiter, qui avait été trois ans durant l'abomination de ce sanctuaire. Alors ce zéléteur de la gloire du Seigneur et de la religion de ses pères éleva un nouvel autel, l'autre ayant été profané, purifia le temple, qu'on n'avait point détruit, et le dédia de nouveau au Seigneur.

Cette nouvelle consécration se fit avec grand appareil et dans la joie universelle de la nation des Juifs. On la voit marquée dans le chapitre IV du premier livre des Machabées, v. 52; et c'est là qu'il est dit que Judas Machabée, et ses frères et toute l'assemblée du peuple d'Israël, ordonnèrent qu'on ferait tous les ans, durant huit jours, à commencer le 25 du mois de casleu, cette solennité avec des sentiments de joie et d'allégresse : *Et statuit Judas, et fratres ejus, et universa Ecclesia Israël, ut agatur dies dedicationis altaris in temporibus suis, ab anno in annum, per dies octo, a quinta et vigesima die mensis casleu, cum liliis et gaudis (Ibid., 59)*. C'est la mémoire et le renouvellement de cette troisième dédicace, faite sous Judas Machabée, qu'on célébrait à Jérusalem du temps de Jésus-Christ; et il y avait alors 195 ans que cette solennité avait été établie. On la faisait toujours le 25 du neuvième mois judaïque, qu'on appelait casleu; et ainsi elle tombait ordinairement en décembre, ou au plus tôt vers la fin de novembre, auquel temps l'hiver commençait au pays de Judée. Les Hébreux nommaient en leur langue la dédicace *Chanuca*, et les Grecs *Épiphanie*, *Encæniam*, qui veut dire proprement rénovation. Josèphe fait mention de cette fête au livre douzième de ses Antiquités; il dit qu'on la célébrait pendant huit jours avec de grandes réjouissances, parmi les hymnes et les cantiques; et que de son temps on l'appelait la fête des Lumières, *καλοῦμεν αὐτὴν φῶτα*. C'est vraisemblablement parce qu'alors on allumait dans le temple grand nombre de lumières, comme l'on fait encore aujourd'hui à la dédicace de nos églises. Voilà tout ce qu'on pouvait marquer touchant cette solennité, sinon que j'oubliais de dire qu'elle tomba cette année vers le 27 du mois de novembre.

Quant au portique de Salomon, où le Seigneur se promenait, et *ambulabat Jesus in templo, in porticu Salomonis*, on lui avait conservé ce nom, parce que le terrain sur lequel était bâti le portique était, comme dit Josèphe (Antiquit. lib. XX, cap. 8), l'ouvrage du roi Salomon, *opus Salomonis*. Ce prince ayant, par des dépenses incroyables, élevé ce terrain, l'avait fait

soutenir dans le fond de la vallée par un mur très-épais qui avait quatre coudées de hauteur. Car pour le portique il avait, selon toutes les apparences, été construit par Hérode le Grand. Il regardait l'orient, d'où vient qu'il est appelé par l'historien des Juifs *εὐκαταστάτος*, le portique oriental. Il y avait quatre rangs de très-belles colonnes, dont les chapiteaux étaient d'un ordre corinthien; ces rangs de colonnes faisaient trois galeries longues et spacieuses; et c'était là que le Sauveur se promenait; car ces galeries étaient regardées comme une partie du temple.

Lorsque Jésus-Christ était là, les Juifs s'assemblèrent autour de lui et commencèrent à lui dire : Jusqu'à quand tiendrez-vous notre esprit en suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le clairement. Jésus leur répondit : Je vous le dis et vous ne le croyez pas; les autres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Mais vous autres vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent; je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de mes mains. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses (il entend la divinité qu'il a reçue de lui), personne ne les ravira de mes mains de mon Père. Mon Père et moi sommes la même chose, c'est-à-dire selon la nature divine et selon l'essence, mais non selon les personnes.

L'évangéliste dit que, sur ces paroles, les Juifs prirent des pierres pour le lapider, *sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent eum*. Alors Jésus leur dit avec sa douceur ordinaire : J'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres de la part de mon Père; pour laquelle est-ce que vous me lapidez? Les Juifs lui répondirent : Nous ne vous lapidons pas pour vos bonnes œuvres, mais pour votre blasphème, parce qu'étant homme vous vous faites Dieu. Jésus leur dit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux. Ego dixi : Dii estis (Ps. LXXXI, 6). Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu est adressée, et que l'Écriture ne s'avrait manquer; pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres; afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi, et moi dans le Père. Les Juifs cherchaient là-dessus à le prendre; mais il s'échappa de leurs mains (Jean, X, 22-39).

Nous ne faisons point dans l'Évangile que Jésus-Christ ait fait ou dit quelque autre chose en public pendant cette fête, que ce que je viens de marquer. Il semble donc qu'il n'alla cette fois à Jérusalem, que pour dire encore aux Juifs, toujours méchants et incrédules, qu'il était le Christ et le Fils de Dieu, comme il le montrait assez par sa doctrine et par ses miracles. Aussi peut-on dire que ce fut à ce voyage qu'ils se confirmèrent entièrement dans leur obstination et dans leur infidélité.